

Maud Guillaumin

LES ENFANTS DE MITTERRAND

DE LA GAUCHE À SARKOZY,
L'ITINÉRAIRE DE GEORGES-MARC BENAMOU



DENOËL
IMPACTS

Extrait de la publication

Les Enfants de Mitterrand

Maud Guillaumin

Les Enfants de Mitterrand

De la gauche à Sarkozy,
l'itinéraire de Georges-Marc Benamou



© *Éditions Denoël*, 2010.

Extrait de la publication

À mes parents

«Tant qu'on est vivant, tout est
prétexte à littérature*.»

EUGÈNE IONESCO

* Réponse de Georges-Marc Benamou à la question «Ma devise ?» du questionnaire de Proust, cité dans Henry-Jean Servat, *Le Questionnaire de Proust*, Assouline, 2005, p. 30-31.

Abbaye des Vaux de Cernay,
6 juin 2009

« Je viens d'avoir Georges-Marc. Il est à Massy. »

Ce samedi 6 juin 2009, j'enquête depuis plus d'un an sur Georges-Marc Benamou. Je le connais désormais suffisamment pour savoir qu'en ce début de matinée, il n'est pas à Massy. Contrairement à cette annonce tonitruante, celui que nous attendons depuis un bon moment ne doit même pas avoir atteint le périphérique.

Il arrivera bien sûr en retard au séminaire organisé au fin fond des Yvelines par la direction du quotidien où je travaille. Convié en tant que conseiller extérieur, « Georges-Marc » doit nous présenter la nouvelle formule de ce vieux titre de la presse nationale. Une corvée pour lui, qui n'est ni matinal ni champêtre.

Une nouvelle formule à laquelle je ne participerai pas car je vais bientôt quitter la rédaction, laissant mes confrères se transformer en « commandos », en « hors-bord », selon les métaphores nautiques de la directrice générale. Ma situation est étrange, sur le départ mais contrainte de donner le change, j'écoute celui dont je suis en train d'écrire le portrait évoquer l'avenir de ma future ex-entreprise...

Nous avons à peine eu le temps de nous saluer avant qu'il présente à toute l'équipe le nouveau visage du

journal, de sa voix douce et rassurante, faisant mine de chercher ses mots. En l'écoutant, je l'imagine en train de parler de son ancien magazine, *Globe*, comme me l'ont raconté ses confrères et amis, motivant les troupes avec les mêmes phrases qu'il y a vingt ans. Car malgré les années, le projet de Georges-Marc Benamou reste imperturbablement le même. Cette volonté « d'associer la forme et le fond », cet amour des « sujets très mag », cette recherche de pages « très esthétiques à la Robert Capa », loin de la « presse lyophilisée ». Et toujours cette invitation à « hurler, [à] se rouler par terre quand un sujet nous hérisse ». « Voilà mon seul programme », conclut-il irradié par le feu sacré.

À cette époque, je l'ai déjà rencontré plusieurs fois pour mon enquête. D'abord emballé, flatté même, il a été charmant et coopératif, me donnant volontiers les coordonnées de ses proches pour nourrir mon portrait. Puis la méfiance s'est installée. Lors du troisième entretien, il m'a annoncé qu'il refusait d'être cité dans le livre et m'a prié de ne plus enregistrer nos conversations — les citations de Georges-Marc Benamou que le lecteur trouvera dans les pages qui suivent sont donc issues de nos deux premiers entretiens*. Un comportement qui n'est guère étonnant tant l'homme est attiré par les rencontres, la nouveauté, l'aventure mais demeure constamment sur ses gardes. Cela fait partie de ce personnage balzacien qu'il incarne sans le vouloir.

Raconter l'histoire de Georges-Marc Benamou, c'est traverser les années 80, comme lui impertinentes et assoiffées de nouveauté, agressives et excessives. Son talent consiste à avoir saisi cette insolence pour nourrir *Globe*, dont les couvertures, les prises de position et les

* À sa demande, ces citations ont été relues et corrigées par Georges-Marc Benamou avant publication.

impostures ont marqué la décennie. Ce magazine emblématique, c'est l'incarnation de la génération Mitterrand. Une « génération » dont nul ne sait précisément qui elle est. S'agit-il des électeurs qui ont voté pour la première fois en 1981 ? De la jeunesse des mouvements de 1986 à l'origine de SOS-Racisme ? Ne serait-elle qu'une simple construction médiatique ou bien rassemble-t-elle tous ceux qui ont grandi dans les années 80 ?

Depuis toute petite, j'entends que j'appartiens de gré ou de force à cette « génération Mitterrand », deux mots évocateurs, magiques et si vagues. Une photo prise par mon père à l'été 1988 en témoigne : j'ai dix ans et, lors de la kermesse de l'école, je pose sous le portrait de François Mitterrand accroché dans le préau. Comme tant d'autres, j'ai été englobée dans ce slogan électoral. Reprise en boucle par les journalistes, l'expression renvoie aujourd'hui encore à une jeunesse en mouvement, portée par des valeurs et une volonté de transformer la société. Comme leurs aînés de 68, les enfants de Mitterrand ont voulu « faire bouger les choses ».

En 1988, Georges-Marc Benamou, directeur de la rédaction de *Globe* depuis trois ans, est l'un des porte-parole médiatiques de cette jeunesse à laquelle le vieux président doit en grande partie sa réélection. Une jeunesse dont la principale crainte est de voir la droite institutionnelle s'approprier les obsessions du Front national. Une génération qui défend ses « potes » contre le racisme et porte en elle les prémices de la « diversité » d'aujourd'hui.

Mais à force de s'appuyer constamment sur des revendications généreuses et de s'imposer devant micros et caméras sans structurer leur combat politique, les animateurs de cette génération ont fini par se marginaliser. Le PS, parti de notables avec ses codes rigides, leur a rapidement claqué la porte au nez tandis que le

paradigme antiraciste connaissait un net reflux parmi les intellectuels dits de gauche. Portés par des valeurs et un engagement inscrits dans leur époque, ces jeunes politiques ont, depuis, souvent changé de cap. Certains ont même rejoint Nicolas Sarkozy, Georges-Marc Benamou fut d'ailleurs l'un des premiers à le faire. Des ralliements qui pourraient paraître contre nature. Mais pas aux yeux du président de la République, briseur de tabous fasciné par les années Mitterrand.

À travers l'itinéraire de Georges-Marc Benamou s'écrit ainsi l'histoire d'une génération éclatée et trop individualiste malgré les espoirs généreux qu'elle a longtemps incarnés.

Un début dans la vie

Les années 80 sont nées en Algérie. Bernard-Henri Lévy, Julien Dray, Jacques Attali, Étienne Daho, Roger Hanin, Enrico Macias, Julie Pietri, Patrick Bruel, Louis Bertignac, Daniel Auteuil, Guy Bedos... Les figures marquantes des années Mitterrand sont des pieds-noirs. Un détail biographique qui, pour certains, se limite à quelques années. Mais la blessure indélébile de l'exil est sans doute identique. Tous n'ont pu être que marqués par ce même sentiment d'injustice, cette même peur du lendemain, et cette même soif de revanche.

Georges-Marc Benamou, lui, s'est longtemps moqué de l'«Algérie de papa», comme si le déchirement du départ avait été indolore et ne le concernait pas. Un monde enfoui dans ses souvenirs d'enfant et qui lui sera étranger pendant des années. «J'avais fini par m'ennuyer au ronron des récits familiaux. L'âge d'or... le paradis perdu... l'exil subi», relate-t-il sans fard dans son ouvrage *Un mensonge français*, où il juge sévèrement l'attitude de la France durant la guerre d'Algérie. «La terre rouge décrite par Camus dans *Le Premier Homme*», il l'a quittée à cinq ans. Trop jeune pour avoir souffert, «pas une vraie victime», a-t-il longtemps cru. *Un mensonge français*, c'est le parcours d'un homme mûr à la recherche de

cette histoire redevenue, avec le temps et la mort de son père, son histoire. « Ce livre est un voyage. Une enquête personnelle. Un retour sur les lieux. Quarante ans après, j'ai voulu confronter la mémoire à l'Histoire. [...] Un retour à l'Algérie qui m'a été nécessaire pour des raisons intimes », écrit-il dans ce récit dédié à la mémoire de Roger Benhamou, disparu au printemps 2002.

Pour les Benhamou, le paradis perdu, c'est Saïda, sous-préfecture de l'Oranais, petite ville de province dans un paysage sec et brûlé par le soleil. Une église, une mairie et un monument aux morts : on se croirait en France malgré le désert, malgré « la population musulmane », comme on l'appelle. La famille Benhamou y mène une vie bourgeoise et confortable. Roger Benhamou tient une boutique de photographie. Il monte aussi un magasin à Tlemcen, avec un musulman. « Décision banale en apparence aujourd'hui, mais dans cette ville où les trois communautés, chrétienne, juive et musulmane, ne se fréquentaient pas, où un apartheid sans nom régnait, je réalise quelle audace ce fut¹ », relate son fils. Au quotidien, le père de famille vit comme tout le monde, fermé sur sa communauté, défendant ses valeurs et cette terre qu'il ne veut pas quitter. Saïda « l'Heureuse », c'est toute sa vie. Volontaire au sein des Unités territoriales, ces formations composées de réservistes chargées dès 1957 de l'autodéfense des Européens aux côtés de l'armée, Roger Benhamou a l'impression, comme tant d'autres, de pouvoir protéger les siens : sa femme Simone et leurs deux fils, Georges-Marc né en mars 1957 et Stéphane né trois ans plus tard. Des unités armées qui seront dissoutes en 1960 après la révolte des barricades.

L'Algérie française, il y croit. Quelle vie imaginer à des centaines de kilomètres de son Algérie natale ? En août 1959, la famille ne rate évidemment pas le général de Gaulle en visite à Saïda. Les « musulmans » et

les «Européens» sont exceptionnellement rassemblés pour acclamer ensemble le général qui, pensent-ils, va mettre un terme aux affrontements avec le FLN. Dans la foule, Roger Benhamou filme la visite avec sa caméra 16 millimètres. Du balcon de l'hôtel de ville, le général de Gaulle, qui ne semble pas y croire lui-même, s'adresse à ce «peuple d'Algérie»: «Je suis plein d'espérance en l'avenir qui nous attend tous ici», lance-t-il sous les vivats, sans que quiconque s'interroge sur cet avenir bien flou.

Très vite, la réalité prend le pas sur l'espoir. Jour après jour, la guerre se rapproche de Saïda et des Benhamou. Elle touche même l'épicerie du coin, plastiquée par l'OAS. Un événement anecdotique tant les attentats de ce genre sont monnaie courante à cette époque. Prise à partie par le FLN comme par l'OAS, la communauté juive d'Algérie préfère rester neutre. Pour l'historien Benjamin Stora, «sollicités des deux côtés, d'abord par le FLN puis par l'OAS, mal guéris des avanies de Pétain qui avait abrogé le décret Crémieux en octobre 1940, anxieux de ne pas se laisser dissocier de la France, les Juifs d'Algérie ont vécu dans le trouble, parfois la mauvaise conscience, le conflit. Dès lors, les engagements dans un camp ou dans l'autre seront individuels. La masse de la communauté, elle, s'abstiendra de prendre position²». Roger Benhamou restera, lui aussi, à distance du FLN et de l'OAS. «Il se méfiait des “libéraux” pro-FLN autant que des “ultras” de l'Algérie française», écrit son fils.

L'OAS. C'est l'un des rares souvenirs que Georges-Marc Benamou ait conservé de cette époque. C'est aussi sa première rencontre avec un groupe d'extrême droite. «J'avais cinq ans dans l'Oranie du printemps 1962, et le premier mot que je vis inscrit sur les murs, à tous les coins de rue, en capitales, en minuscules, au canif ou à la peinture noire: OAS», rapporte-t-il dans son livre. Pour attirer les Juifs d'Algérie dans son camp, le FLN s'appuie sur l'anti-

sémitisme de certaines factions des partisans de l'Algérie française. « Allez-vous, aujourd'hui, vous faire les complices de ces colonialistes rétrogrades en vous dressant contre vos frères algériens d'origine musulmane ? Nous nous refusons à le croire, parce que vous connaissez tous l'antisémitisme des activistes et des factieux d'Algérie³ », affirme un tract FLN de janvier 1962. Ces arguments n'ont pas de prise sur Roger Benhamou. En avril 1956, les fellaghas ont tué son jeune frère Georges. À tout juste vingt ans, le conscrit a été pris dans une embuscade, au cœur des Aurès. « Enfant, j'imaginai sans cesse son martyre ; aujourd'hui, il me hante encore », écrit le journaliste qui porte le prénom de son oncle. Ce décès, c'est le drame de la famille, touchée de plein fouet par la guerre.

Du côté de l'OAS, les extrémistes veulent aussi attirer de nouveaux combattants, même juifs, pour contrer le FLN. Une « OAS juive » naît en 1961. Roger Benhamou reste malgré tout fidèle à sa doctrine « Ni OAS ni FLN », comme l'explique aujourd'hui Simone Benhamou : « Bien sûr, nous aussi, nous voulions garder notre terre, nos biens, défendre nos valeurs... Mais c'était impossible⁴. » Cette bombe de l'OAS déposée devant l'épicerie de leur voisin sonne l'heure du départ. « Quelques jours plus tard, nous quittions l'Algérie », relate *Un mensonge français*.

Le samedi 2 juin 1962, un mois avant que l'Algérie n'accède à l'indépendance, c'est le début d'une nouvelle histoire. Tôt le matin, Simone et Roger Benhamou annoncent à leur aîné, encore tout endormi, qu'ils partent en vacances en France. Sans bruit, ils fuient à tout jamais leur terre. Un départ préparé à la hâte et en grand secret pour éviter d'être dénoncés à l'OAS. La petite famille monte dans le taxi avec deux valises pour seuls bagages. « Ce 2 juin, pour mon père assis près du taxi musulman, pour nous, c'était le départ. La boucle de l'aventure algérienne se refermait là, dans ce long défilé du paysage algé-

rien», écrit Georges-Marc Benamou. Si le déracinement est brutal, les Benhamou ne plongent pas dans l'inconnu. À la différence de l'immense majorité des pieds-noirs qui embarquent démunis pour Marseille à bord de bateaux surchargés, ils quittent Oran en avion et disposent déjà d'un logement près de Nice. Le père de Simone est propriétaire d'un immeuble à Beaulieu-sur-Mer où la famille trouve refuge le temps de se reconstruire.

En cet été 1962, les Benhamou s'installent sur la Riviera, loin de Saïda et de la violence. Loin de ce monde perdu qu'ils conserveront douloureusement en mémoire. Un passé que leur fils considérera longtemps avec un regard détaché et critique. «J'avais toujours négligé les malheurs de mes parents, de ce peuple hybride. Je les avais relativisés. [...] Dans mon idiotie adolescente, je m'étais figuré que mon père avait été une victime de l'Histoire, pas un acteur», expose-t-il dans son ouvrage. Malgré les répercussions directes du conflit sur sa famille, il poursuit : «J'avais d'ailleurs, jusque-là, dans ma passion obsessionnelle de l'histoire du xx^e siècle, toujours soigneusement contourné la guerre d'Algérie.» Un black-out de quarante ans, comme si pour vivre pleinement il avait dû oublier le drame familial. «J'avais voulu ignorer la blessure de l'exil», avoue-t-il.

Ses parents doivent repartir de zéro. Roger Benhamou abandonne sa passion, la photographie, pour devenir promoteur immobilier. Dans ce nouveau pays, qui est aussi le leur, les pieds-noirs, d'abord pris en pitié, sont rapidement considérés comme des immigrés qui coûtent cher et viennent occuper les rares logements construits depuis la Libération. Un sentiment de rejet difficile à supporter auquel s'ajoute la honte du déclassement social. Les Benhamou, comme les autres, ont tout laissé derrière eux : leur passé et leurs biens. Seule la voiture neuve, une

Peugeot 404, a pu être sauvée. Roger Benhamou l'avait expédiée en France avant le départ, par précaution.

Le patronyme est un objet de dérision à l'endroit de bien des rapatriés. Combien de fois Roger Benhamou entendra-t-il son nom prononcé exagérément Ben-hamou, une manière de bien lui faire comprendre qu'il n'est qu'un pied-noir ? Autant de vexations renforçant un sentiment d'infériorité plus ou moins marqué. Aujourd'hui encore Simone Benhamou, une dame très mince au teint mat et aux traits doux, ne fréquente presque que des pieds-noirs. Des gens de Saïda ou tout comme. Des déracinés, bercés par les mêmes odeurs, la même lumière, les mêmes couleurs qu'elle. Une vie laissée derrière eux qu'ils tentent de retrouver par bribes sans pour autant vouloir y remettre les pieds. Roger Benhamou rêvait de fouler à nouveau la terre rouge de l'Algérie, il est mort avant de pouvoir le faire. Son épouse, elle, ne veut pas retrouver ce qu'elle a perdu. La blessure est trop profonde. « Pour rien au monde, je n'y serais retournée », confie-t-elle, des sanglots dans la voix.

Son fils grandit dans cette atmosphère d'exilés abandonnés à eux-mêmes, car les autorités ont voulu refermer au plus vite « la boîte à chagrin ». Comme beaucoup d'enfants de pieds-noirs, il hérite tout jeune de la nostalgie de ses parents. Comment se construire avec cette impression d'être né au paradis et d'en avoir été chassé par l'Histoire ? Comment ne pas se sentir à sa place nulle part, ne pas développer un sentiment de revanche ? Enfant précoce et plus mature que ses camarades, il s'ennuie en classe. C'est un petit garçon vif et angoissé qui se réveille fréquemment la nuit pour chercher le réconfort maternel. Surtout les veilles d'interrogations. « Maman, tu crois que je sais ? » Plus tard, toujours la nuit, il fera et défera les pages de *Globe*, le magazine fondé avec BHL, pétri par les mêmes angoisses les veilles de bouclage.

Achevé d'imprimer

ISBN : 978.2.207.26080.7



Les Enfants de Mitterrand

Maud Guillaumin

Cette édition électronique du livre
Les Enfants de Mitterrand
de *Maud Guillaumin*
a été réalisée le 03/02/2010 par les Editions Denoël.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en janvier 2010
(ISBN : 9782207260807)
Code Sodis : N42380 - ISBN : 9782207101551